Zeitschrift: Zivilschutz = Protection civile = Protezione civile
Herausgeber: Schweizerischer Zivilschutzverband
Band: 23 (1976)
Heft: 6

Artikel: Les bombardiers attaquent!
Autor: Weck, Hervé de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-366276

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les bombardiers attaquent!

Si chacun sait que la Seconde Guerre mondiale a été une lutte idéologique, qu'elle se définit comme un conflit total au cours duquel on n'a plus voulu distinguer forces armées et populations civiles (il suffit de citer les raids aériens sur les villes), la hantise de l'arme atomique fait actuellement un peu oublier les effets des bombardements conventionnels, qui s'avérèrent aussi effroyables que l'engagement de moyens nucléaires (de faible puissance, il est vrai). A Dresde, en février 1945, une série d'attaques aériennes par projectiles explosifs et incendiaires provoque la mort de 135 000 personnes; les raids sur Tokyo, les 9 et 10 mars de la même année, vont tuer près de 84 000 personnes, tandis qu'on déplorera 72 000 morts à Hiroshima.

Rien n'empêche de penser que de tels bombardements de terreur pourraient encore se produire en cas de conflit, si bien que les responsables de la protection civile doivent connaître les tactiques possibles de l'adversaire, ainsi que les expériences faites au cours du dernier conflit mondial par les organes de défense passive.

La tactique de l'assaillant

Il convient avant tout de répondre aux soucis de ceux qui assument la protection des villes, afin qu'ils puissent se faire une image aussi exacte que possible des procédés utilisés par les formations de bombardement stratégique. Dans ce domaine, les raids contre les villes allemandes, entre 1943 et 1945, semblent significatifs [1]. A cette époque, la RAF, tout comme l'US Air Force, attaque ses objectifs en plusieurs vagues. Les aviateurs cherchent d'abord à briser les fenêtres et les toits avec des explosifs; il font ensuite pleuvoir les bombes incendiaires qui mettent le feu aux maisons touchées et produisent des nuées d'étincelles. Celles-ci mettent le feu aux rideaux, aux tapis, aux meubles et aux poutres [2]. Ainsi, Hambourg reçut 2382 tonnes de bombes, dont 969 d'incendiaires, entre le 27 et le 28 juillet 1943.

Le but est de produire une *tempête de feu*, c'est-à-dire un phénomène météorologique qui apparaît quand plusieurs incendies se rejoignent et portent l'air à une température d'environ 600 °C. Cet échauffement crée un violent appel d'air vers le haut. L'air frais se trouve aspiré dans le centre du feu, cette succion provoquant un vent d'une force fantastique [3]. A Darmstadt, par exemple, le typhon souffla pendant près de deux heures avec la puissance d'un ouragan de force 10, si bien que tout mouvement à l'air libre s'avérait impossible. La tempête de feu peut s'étendre sur des kilomètres carrés.

La technique des vagues successives permet de saturer la défense antiaérienne et la protection civile. En effet, les responsables de la chasse font intervenir leurs moyens lors de la première attaque, mais les appareils devront atterrir et se ravitailler; ils seront vraisemblablement cloués au sol, lorsque la deuxième vague arrivera. Grâce à cette tactique, les pompiers se trouveront débordés; les défenses actives et passives risquent la paralysie à la fin du premier raid, à cause de la rupture des liaisons. Les Anglais estimaient que trois heures représentent l'intervalle optimum entre deux attaques sur le même objectif.

A l'issue de ces bombardements massifs, les chasseurs ennemis peuvent venir mitrailler les rues. Ces attaques en piqué démoralisent beaucoup les habitants qui se jugent souvent complètement perdus [4].

Les effets des bombardements

Les appels d'air consécutifs à la tempête de feu ont des effets inimaginables. Des témoins des bombardements de Dresde racontent qu'une femme poussant une voiture d'enfant se trouva prise dans un tourbillon et aspirée comme une feuille dans une allée en flammes. On découvrit à plus de 25 kilomètres de la cité des documents du cadastre de la vieille ville, ainsi que des boîtes de médicaments provenant d'une pharmacie du centre. Quelques semaines après les raids, lorsque les équipes de secours parvinrent à se frayer un chemin jusqu'à certains abris, elles constatèrent que la chaleur avait été si intense qu'*il ne restait rien des occupants;* des pots, des casseroles, des ustensiles en métal, il ne restait que des mares de métal fondu. A Hambourg, Chemnitz et Dresde, les asphyxies par la fumée et les gaz provoquèrent le 70 % de tous les décès.

Une multitude de blessés graves ne manquent pas de poser de gros problèmes: 37 000 à Hambourg, alors que l'on dénombre 42 600 tués. D'après des statistiques faites à Nantes en 1943, à l'issue d'attaques aériennes moins massives, il faut le souligner, «il y a eu 50 % de blessures de membres. Presque toujours, il s'est agi de fractures ouvertes et d'écrasements ayant nécessité des amputations. Nombreux traumatismes du crâne (15 %), peu de fractures de la colonne vertébrale. A Marseille, en décembre 1943, les blessés sont, le plus souvent, atteints aux membres inférieurs (35 %) et à l'extrémité céphalique (31 %) [5]».

Quant aux dégâts matériels, ils ne manquent pas d'effrayer: 183 usines détruites sur 524, 4118 petites entreprises sur 9068, 214 350 foyers sur 414 500 (52 %) à Hambourg! Tous les rouages complexes d'une grande cité se trouvent grippés. L'approvisionnement en eau, en gaz, en électricité ne peut plus être assuré par suite de la destruction des conduites, et comme tout est interdépendant, même si les stations de pompage sont par hasard intactes, elles ne pourront pas assurer la distribution, parce que les pompes fonctionnent à l'électricité, etc. On peut penser que dans le secteur touché, l'activité économique se trouvera paralysée pendant plusieurs jours. Par contre, il semble que le rétablissement du trafic ferroviaire nécessite moins de temps; à Dresde, les cheminots assistés de troupes des chemins de fer réussirent à rendre le réseau praticable en trois jours (à noter que celui-ci n'est pas électrifié).

Finalement, on peut se demander si de tels bombardements s'avèrent rentables. En ce qui concerne la destruction du potentiel économique de l'adversaire, le général Eisenhower écrit: «...des bombardements aériens sur de vastes objectifs occasionnent des dégâts, mais ne détruisent pas tout. Une région industrielle ne fut jamais anéantie... même dans le cas de bombardements répétés, rarement atteinte assez gravement pour nécessiter plus que des réparations partielles. Les voies de communication ne furent jamais, sauf au cours de longues périodes de beau temps, coupées sans espoir de réparation [6]». Il ne semble même pas que ces attaques aient sapé gravement le moral des populations; «la volonté de résistance des civils se montra plus ferme qu'on ne le prévoyait; les effets de terreur des bombardements urbains décrurent avec leur répétition [7]».

Le rôle de l'armée

Voilà des constatations susceptibles d'encourager les membres de la protection civile et de les pousser à continuer la lutte, d'autant plus qu'ils ne se trouvent pas complètement désarmés contre de telles attaques de terreur. Cependant, les mesures adéquates ne s'improvisent pas, il faut les planifier, les exécuter, les exercer dès le temps de paix.

L'expérience prouve que la défense passive ne suffit pas dans les centres importants; des moyens «actifs» s'avèrent indispensables. Seuls les militaires peuvent les engager. Voilà qui implique une étroite collaboration entre l'armée et la protection civile! Une ville peut prendre les mesures les plus rigoureuses contre les raids aériens, elle n'évitera pas la catastrophe, si la DCA ou l'aviation n'empêchent pas les pointeurs des bombardiers de *lâcher leur chargement avec précision;* en effet, le phénomène de la tempête de feu provient de la concentration des bombes.

D'autre part, les habitants conservent un meilleur moral, lorsqu'ils se savent défendus. Un témoin des attaques aériennes sur Cracovie, en 1939, rapporte que «la population ... aurait certainement très bien supporté le bombardement et se serait débrouillée ... si elle n'avait pas éprouvé un sentiment d'impuissance. Les gens réalisèrent bientôt que la ville n'était presque pas protégée, qu'elle possédait peu de canons antiaériens, pas d'avions du tout, ni de ballons de barrage. Les choses auraient été différentes si nous avions pu nous défendre un peu et abattre de temps en temps un appareil allemand [8]».

Les mesures préalables de la protection civile

Les raids sur les villes allemandes ont montré l'efficacité des abris de béton et d'acier qui permirent de sauver des centaines de milliers de vies [9]. Cependant, leur nombre et leur capacité ne suffisaient pas. Les responsables organisèrent alors une gigantesque action à l'échelle nationale. A Hambourg, en 1943, 61 297 immeubles disposent de caves étayées, protégées contre les éclats et munies d'un revêtement étanche. Les caves communiquent les unes avec les autres grâce aux *Mauerdurchbrüche,* des panneaux peu résistants incorporés dans les murs mitoyens. En cas d'incendie, d'inondation, d'écroulement du bâtiment, les gens peuvent passer dans les caves voisines, en brisant ces panneaux jusqu'au moment où ils trouvent une issue libre. Aux endroits où les rues interrompent la rangée de maisons, des tunnels ont été construits. Ces abris se montrèrent efficaces. Cependant, lors des attaques par vagues successives destinées à déclencher des tempêtes de feu, l'oxygène manqua, la chaleur devint mortelle dans ces caves aménagées. «Ceux qui, immédiatement après le premier raid, seraient sortis à l'air libre et seraient allés dans les faubourgs, auraient sauvé leur vie [10].»

Les responsables allemands font également dégager les soupentes et les greniers. Des moyens chimiques rendent les charpentes moins facilement inflammables. Cependant, le stockage dans les sous-sols de charbon, de bois, de combustible en vue de la saison froide pose des problèmes, car ces matières prennent feu sous l'effet de la chaleur ou du phosphore; il est extrêmement difficile de combattre de tels incendies.

La topographie des villes joue un rôle important lors de bombardements. Malgré la tempête de feu, Kassel ne déplore que 8000 morts en octobre 1943. Ce bilan moins tragique s'explique par la suppression des taudis, dix ans plus tôt, ce qui avait permis d'ouvrir de larges avenues, utilisables même si un gigantesque incendie dévastait la cité.

Nous l'avons vu, un raid provoque en quelques minutes la coupure de l'électricité et du téléphone; cela implique que les sirènes utilisent une source d'énergie autonome, si l'on veut annoncer la fin de l'alerte ou une seconde attaque. Les liaisons par coureurs se révèlent incapables de satisfaire les besoins. Il conviendrait aussi d'étudier si des températures élevées ne perturbent pas les transmissions radio.

Comme les conduites d'eau risquent la destruction, on utilisera toutes les possibilités de stocker le liquide nécessaire à la consommation et à la lutte contre les incendies: piscines, réservoirs de mazout vides, citernes de refroidissement pour l'industrie et même les caves des immeubles rasés. Pendant le *Blitz* sur Londres, on aménagea les cratères de bombes; «dissimulés derrière des palissades, les énormes cratères... étaient remplis d'eau, pour le cas où il y aurait à lutter contre de nouveaux incendies [11]». Il convient de prévoir des dépôts de sable qui permettront d'établir des passages à travers les rues, car l'asphalte va fondre sous l'effet de la chaleur.

Lorsque le danger aérien se précise, les responsables encouragent les évacuations d'enfants. Cette mesure, qui semble à priori très judicieuse, peut avoir des conséquences secondaires tout à fait inattendues. «Mme Marie Meierhofer, qui, au bord du lac d'Aegeri, dirige une clinique de psychiatrie infantile, a fait des constatations bouleversantes: des enfants qui, pendant la guerre, furent envoyés par leur mère à la campagne afin d'échapper aux bombardements, ont, par la suite, souffert de graves dommages psychiques; en revanche, d'autres enfants réfugiés avec leur mère dans les abris antiaériens ont été beaucoup plus rarement atteints du même mal [12].»

La vie dans les abris

Ces hommes, ces femmes, ces enfants, quelques-uns en proie à la surexcitation ou à la panique, qui viennent de descendre dans les abris, les responsables de la protection civile les prennent en charge. Nul doute que tout a été prévu... ou presque. Ces gens doivent à tout prix s'occuper pendant les alertes, sinon la tension nerveuse risque de provoquer des catastrophes. La peur est un sentiment que l'on éprouve plus facilement à l'idée du danger que devant un danger réel. L'action délivre de la peur. On ne peut pas compter sur des dérivatifs semblables à celui dont parle Montherlant: «Dans le silence contracté sous les bombes, il (un personnage inconnu) lâche, exprès, un grand pet, un «pet de maçon». Cela prouve qu'on peut se décontracter; en outre, cela ridiculise la dramatique situation. On rit, on se rassure [13]!»

Pendant le *Blitz* à Londres, les abris publics connaissaient une activité débordante: répétitions et présentations de spectacles, concerts, concours de couture, de chant. A certains endroits, un service de librairie fonctionnait pendant les alertes, des films étaient projetés. Les bouchons de cire destinés à atténuer le fracas des explosions et distribués par le gouvernement connurent en revanche peu de succès; les gens préféraient savoir ce qui se passait. En n'entendant plus le bruit des bombes, ils s'imaginaient des choses encore plus terribles.

Si à cette époque, les Londoniens gardent un moral extraordinaire, sans doute le doivent-ils aussi à cette juste répartition des denrées alimentaires qui satisfait, en quantité, leurs besoins [14].

Dans les abris, il risque malgré tout de se produire des crises de nerfs lors de longues attentes ou pendant les bombardements. Certains signes annonciateurs, grincements de dents, crispation des poings, yeux exorbités, permettent, si on les remarque assez tôt, de prévenir par une piqûre calmante une crise qui pourrait porter atteinte à l'équilibre psychique de ceux qui en sont témoins. En effet, le malade veut sortir de l'abri; il a l'impression de manquer d'air, tient des propos incohérents. Il souffre d'une sorte de claustrophobie qui peut se transformer en folie furieuse.

Le rôle de la protection civile après un bombardement

Après une série de raids, la tâche des sauveteurs semble surhumaine, surtout parce que leur travail va durer des jours, qu'ils sont exposés, à cause de la décomposition des cadavres, à toutes sortes de maladies, à des virus *post-mortem*. Tous les témoins de la dernière guerre insistent sur la nécessité de porter des gants de caoutchouc dont on doit disposer de réserves suffisantes. Comment ne pas être incommodé par l'odeur? Le masque à gaz ne suffit pas. A Dresde, on doubla le filtre avec de la ouate imbibée d'alcool.

De plus, la protection civile doit faire en sorte que la panique ne gagne pas la population, que celle-ci ne prenne pas le chemin de l'exode. Un exemple suffira à illustrer l'acuité du problème. En décembre 1942, neuf avions japonais bombardent Calcutta; un demi-million de personnes prennent alors la fuite, se répandant dans le Bengale déjà surpeuplé [15]. Les instructions du Conseil fédéral prévoient en effet qu'à quelques exceptions près, les civils restent sur place. Pour cette tâche, la protection civile peut compter sur l'aide des unités de PA, mais qu'elle ne compte pas trop sur les formations de combat. En garde de stationnement, celles-ci ont bien, entre autres missions, le devoir d'empêcher les mouvements de population. Ces troupes se trouveront pourtant rarement *dans* les villes. D'autre part, elles n'auront ni les moyens, ni le temps de se consacrer en priorité à cette tâche.

Il faut assurer un toit aux sans-abri! L'expérience montre que les sinistrés, qui doivent se reloger, s'entendent mieux avec des connaissances qu'avec les membres de leur famille. La sécurité des survivants ne manque pas de poser des difficultés, car «partout, la première réaction de la population, c'est de fouiller les ruines. Pas pour piller, mais pour retourner chez soi, en rapporter quelque chose, des témoignages du passé... Au risque de se faire tuer, de recevoir tout l'immeuble sur la tête, chacun veut un souvenir qui témoigne que les valeurs anciennes ne sont pas toutes anéanties, qu'une terre ferme subsiste sous les décombres. C'est un mouvement si violent que rient ne peut l'endiguer [16]».

En conclusion, il nous faut faire avec Raymond Cartier une remarque étonnante; lorsque les attaques sur Londres cessèrent, avec le soulagement naquit un nouveau genre d'anxiété. «Les bombes étaient les grands stimulants du moral par le défi qui leur répondait. La lassitude, l'ennui, la laideur de la guerre se sentent mieux dans la disparition du danger [17]». La douleur, la souffrance rapprochent les hommes et leur donnent cette densité qui se nomme force d'âme.

Hervé de Weck

Bibliographie

[1] Dans cet article, nous utiliserons beaucoup de renseignements tirés de l'ouvrage de David Irving, *La destruction de Dresde (13 février 1945)*, Paris, Editions «J'ai lu leur aventure», 1966.
[2] Irving, op. cit., p. 217.
[3] John Toland, *Les cent derniers jours*, p. 163-167.
[4] Irving, op. cit., p. 286.
[5] Henri Amouroux, *La vie des Français sous l'occupation*, Paris, Editions «J'ai lu leur aventure», t. II, p. 87.
[6] *Croisade en Europe*, p. 376.
[7] Jean Perré, *Les mutations de la guerre moderne*, Paris, Payot, 1962, p. 348.
[8] Adrian Ball, *3 septembre 1939, le dernier jour du vieux monde*, Editions «J'ai lu leur aventure», p. 120.
[9] Irving, op. cit., p. 261.
[10] Irving, op. cit., p. 184.
[11] Rémy, *8 passages*, Paris, Grange Batelière, 1972, p. 103.
[12] Revue Silva No 130.
[13] *Textes sous une occupation*, Paris, Pléiade, p. 1403.
[14] Constantine Fitz-Gibbon, *Le Blitz*.
[15] Raymond Cartier, *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Presses de la Cité, 1969, t. II, p. 27.
[16] Jacques Derogy, *Israël la mort en face*, p. 239.
[17] Raymond Cartier, op. cit., t. I, p. 381.

Angst+Pfister
Articles techniques de qualité

Produits pour la Protection Civile

- Eclairages de secours CEAG
- Réservoirs pliables PRONAL pour eau potable
- Vessies PRONAL pour appareils respiratoires
- Tuyaux d'aération et de ventilation

1219 Genève-Le Lignon 52–54, Route du Bois-des-Frères Téléphone 022 96 42 11
8052 Zürich Thurgauerstrasse 66 Telefon 01 50 20 20